Florence LE CAM, Denis RUELLAN, *Émotions de journalistes. Sel et sens du métier*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés, 2017, 240 pages

Jean-François Tétu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13267>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.13267

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 419-421

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « Florence LE CAM, Denis RUELLAN, *Émotions de journalistes. Sel et sens du métier* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/13267> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.13267>

que les débats entre narratologues et ludologues dans les années 1990 et 2000, se trouvent traitées dans des chapitres spécifiques, elles risquent d'échapper à une lecture sélective. Si *Game Studies* n'est pas la meilleure source possible pour une toute première découverte de ce jeune champ de recherche, il constitue une ressource très précieuse pour commencer à en approfondir certains aspects.

Simon Hagemann

Université de Lorraine, F-88100
simon.hagemann@univ-lorraine.fr

Florence Le CAM, Denis RUELLAN, *Émotions de journalistes. Sel et sens du métier*

Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. Communication, médias et sociétés, 2017, 240 pages

Le dernier ouvrage de Florence Le Cam et Denis Ruellan répond à une question apparemment toute simple : qu'est-ce qui attache les journalistes à leur métier ? Ou, dit autrement : qu'aiment-ils dans ce qu'ils font ? Certes il s'agit bien, comme dans leurs travaux précédents, d'une interrogation sur l'identité professionnelle des journalistes, mais au lieu de viser directement les questions usuelles des sociologues sur ce point, les structures de domination, les tensions, la socialisation dans le groupe, etc., il s'agit ici de comprendre leur « attachement ». Ce qui, selon le sous-titre, constitue « le sel et le sens » du métier.

Denis Ruellan n'a rien oublié de ce qu'il a écrit sur l'imprécision constitutive du journalisme (*Le Professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993) ; il s'agit donc de découvrir des régularités qu'avec Florence Le Cam il va chercher du côté des émotions dont ces deux auteurs pensent qu'elles constituent un moteur de l'activité des journalistes : ils inventent pour cela un néologisme assez heureux, « l'émotricité ». Il ne s'agit nullement pour eux de saisir l'émotion elle-même, qui n'est pas de leur compétence, mais ce que les journalistes en disent. Non pas tous les journalistes, mais deux catégories apparemment fort opposées, les présentateurs de télévision, très éloignés du terrain même de l'événement qu'ils présentent, et les reporters de guerre qui sont, eux, soumis en permanence au « feu » de l'action. Pour comprendre cet attachement au journalisme, les auteurs étudient deux types de discours : les autobiographies et les entretiens que les auteurs ont conduits avec 22 journalistes de ces deux catégories.

En effet, l'émotion étant une catégorie plus psychologique que sociologique, ce livre repose sur le pari qu'un sociologue peut trouver dans les écrits des journalistes une voie d'accès à ce quasi-indicible qu'est l'émotion.

Les livres publiés par les journalistes sont en pleine croissance depuis les années 1970 (croissance de 560 % contre 175 % pour l'édition en général), parce que l'édition est devenue un débouché habituel des contenus journalistiques, et une autre source de revenus, notamment pour les journalistes *free-lance* dont elle assure aussi l'autonomie. Dans cette grosse masse de publications, l'autobiographie tient une place bien particulière qui repose fortement sur un « désir de recomposition de soi » (p. 47).

Certes, l'autobiographie peut être le moyen de prendre une pose, ou une posture (à la limite cela peut sembler une imposture), mais il s'agit toujours d'un moyen d'accès à la représentation de soi, à sa propre identité, qui souvent est le moment d'une trajectoire (voir Lahire, cité p. 48). Ces récits ont toujours une double ambition : d'une part, ce sont des récits situés, forcément reconstruits (le récit est souvent au présent) de moments qui ont construit une identité professionnelle ; d'autre part, ils mettent en évidence une rationalité qui est l'autre face de ces textes autobiographiques que les auteurs ont sélectionnés à partir de la définition de base que Philippe Lejeune donne de l'autobiographie (*Le Pacte autobiographique*, Paris, Éd. Le Seuil, 1975) : identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. Ainsi, à partir d'une sélection initiale large (tous les présentateurs de TFI et des chaînes publiques et une trentaine d'ouvrages de reporters), seule une vingtaine de chaque catégorie sont cités. C'est encore beaucoup, et cela explique largement la relative longueur de ce livre. Fortement opposés en ce qui concerne leur engagement sur le terrain, ces deux « types » de journalistes le sont aussi du fait que les présentateurs sont les médiateurs d'une information produite par d'autres (leur équipe, leurs confrères) alors que les reporters rapportent ce qu'ils ont vu eux-mêmes.

Ces autobiographies sont systématiquement « professionnelles » et fort peu « personnelles » : la famille, l'enfance, la formation sont généralement absents, surtout chez les reporters (une note de bas de page précise le parcours de chacun). Il apparaît que, dans la vie du reporter sur le terrain, « la vie est en quelque sorte en suspens » (p. 52). Mais ces livres indiquent clairement la position sociale de leurs auteurs, ce qui explique que, dans les livres de reporters, souvent moins connus du public, la notoriété est centrée sur la fonction (Roger Auque, *Otages*, de

Beyrouth à Bagdad, Journal d'un correspondant de guerre, Paris, A. Carrière, 2005, ou Florence Aubenas, *Grand reporter. Petite conférence sur le journalisme*, Montrouge, Bayard, 2009) ; en revanche les titres des présentateurs sont fréquemment autoréférentiels (Claude Sérillon, *De quoi je me mêle*, Paris, Balland, 1988).

Les formes narratives sont extrêmement variées. On y trouve de quasi journaux intimes, parfois faits de lettres, envoyées ou non, chez les reporters ; des récits de souvenirs ; des « mémoires » où le journaliste devient chroniqueur ; mais les guerres elles-mêmes ne sont pas racontées : ce sont des récits parcellaires, fragmentés, car le journaliste, pas plus que le héros de Stendhal ne peut voir « la » bataille de Waterloo, ne peut voir ni connaître sur le terrain les origines ou les issues des conflits. Cela peut être aussi la narration d'une vie, récit mémoriel de toute une carrière (Jean-Marie Cavada, *Une marche dans le siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, ou Léon Zitron, *Big Léon. Autobiographie*, Paris, Hachette, 1989). Ce sont encore des séries mémorielles (Patrick Poivre d'Arvor n'en finit pas de raconter sa carrière), ou des entretiens (Pierre Desgraupes, 1992 ou Jean-Pierre Elkabbach, 1982), et enfin des essais, qui stimulent une perspective réflexive, surtout chez les présentateurs, (Roger Gicquel, *La Violence et la peur*, Paris, Éd. France-Empire, 1977).

Florence Le Cam et Denis Ruellan s'emploient ensuite à caractériser les « raisons d'écrire » de tous ces journalistes et relèvent là encore des régularités. La première raison est que le journaliste est là *pour* voir et pour dire : c'est son « *veni, vidi* ». Mais il est aussi celui qui est avec une équipe, des sources, des concurrents et qui tient à le dire. Il est encore celui qui est *pour* un horizon social, celui de son engagement dans le métier. Il est encore *malgré* ses inquiétudes, la concurrence, en un mot celui qui reste fidèle à ses convictions malgré les réalités parfois dures du métier. Il est enfin, après son éviction de l'écran, par exemple, un présentateur qui est *sans* surtout chez les présentateurs. Il faut encore ajouter, pour le reporter, le risque d'une destruction psychologique dont il est tout à fait conscient, parce qu'il est soumis, comme le soldat ou l'humanitaire, à un « stress post-traumatique » parfois violent.

En un mot, un journaliste est quelqu'un qui « ressent », et a besoin de faire part de son vécu émotionnel. C'est l'objet du chapitre « Les émotions dans la recomposition de soi » (pp. 85-111). Ce chapitre s'ouvre sur le « *on n'est vraiment bien qu'au front* » de Louis Delaprée pendant la guerre d'Espagne (p. 86). Ce « *ressenti* », comme disent les auteurs après tant de psychologues, renvoie à deux « registres », celui de la rationalité (les

lieux, les événements, les personnages, les situations), et celui du vécu émotionnel à proprement parler. Nous n'aimons guère ce vocable de « *ressenti* », trop répété ici, qui désigne à la fois le vécu émotionnel (que nous aimerions plutôt définir comme le registre sémiotique de « l'épreuve ») et la conscience qu'on en a. En un mot, donc, le maître mot du journaliste est l'adrénaline que ressent le présentateur quand il est en direct devant les caméras, ou le reporter au cœur d'un conflit. L'émotion fonctionne donc comme un schème, la trame du tissage de la vie racontée, et comme lien entre des choses et des moments très disparates. Et le sociologue a pour tâche de distinguer entre la verbalisation de l'émotion qui renvoie à la sensibilité individuelle, et les régularités que révèlent les thématiques partagées.

Il y a ici quatre régularités : le journaliste est en mouvement constant, il vit dans une sensation d'urgence, ou de fuite en avant qui comporte aussi, du moins pour le présentateur, l'envie d'être admiré, d'être un acteur du spectacle. Deuxième régularité, le comblement d'un vide qu'exprime la soif de reconnaissance, ou le souhait d'être une figure publique, mais aussi, tout simplement, le bonheur d'être au milieu de l'action (« *j'ai aimé la guerre* » dit Isabel Ellsen, p. 100). Troisième régularité, la lutte solitaire pour se faire une place (qui n'est pas contradictoire avec la conscience du groupe, de l'équipe avec qui on travaille) ; cela est particulièrement net chez les femmes dans le milieu des présentateurs (Christine Ockrent). Il faut y ajouter la fréquence de l'affirmation de la distance du reporter, très dubitatif sur la force et les effets de l'information (voir pp. 104-106). Enfin un sentiment très partagé est la « *dépendance* » que les autobiographes décrivent souvent comme une drogue dont ils ressentent le manque lorsqu'ils sont privés ou écartés de ce mouvement et contraints à l'inaction (Patrick Poivre d'Arvor, p. 109).

Les entretiens permettent de préciser davantage « ce que raconter son journalisme dit de ses émotions » (p. 113) malgré les stéréotypes et parfois la difficulté à recueillir cela. C'est ce à quoi est consacré le chapitre 3 (pp. 113-165) alors que le dernier chapitre analyse la même question, mais à l'envers : comment dire ses émotions repose le rapport du journaliste à son métier (pp. 167-211). D'abord l'émotion ressurgit dans l'entretien de façon parfois très vive même si le récit tend à normaliser l'émotion. Encore une fois, c'est le récit de l'émotion et non l'émotion que visent les deux auteurs pour qui ce récit et l'expression des émotions qu'il comporte sont aussi des phénomènes sociaux qui puisent « dans le tissu social des émotions existantes » (p. 119).

Cinq fils tendent ce tissu émotionnel. C'est d'abord l'intensité du moment : la tension du présentateur avant la prise d'antenne, la peur du reporter de se faire prendre alors qu'il est en situation tout à fait irrégulière. Cela est stimulé par le désir d'être au cœur de ce qui se passe, d'y vivre comme une « hyper-vie ». Le deuxième fil, surtout chez les reporters, est le contrôle de son propre corps ou plutôt des réactions proprement corporelles à la peur ou au stress ; cela comporte une confrontation à soi assez proche de celle des sportifs en situation difficile ou périlleuse. Une troisième régularité est la variation qu'entraîne la recherche avouée de « pics » d'émotion, et le changement permanent qu'impose la poursuite de sa propre carrière. Un quatrième, présent de façon assez proche chez les deux types de journalistes, est cette sorte de « mise entre parenthèses » à la fois de soi-même et du monde, le temps comme suspendu de l'action, la « bulle » de l'antenne en direct, le décalage constant entre sa propre vie et le terrain, et aussi la façon dont le reporter peut se servir de son appareil photographique pour ne pas être happé par l'émotion de la situation. Le dernier fil est celui des traces émotionnelles ou des stigmates chez les reporters, que connaissent aussi les soldats ou les humanitaires de retour de mission : peur du métro ou de la foule, colères subites, etc. ; les présentateurs connaissent d'autres marques émotionnelles qui leur viennent d'être toujours « en représentation ». Comme on le voit, chacun de ces fils peut être partagé avec d'autres professions, mais c'est leur ensemble qui fait la spécificité de ce « métier » et qui pousse les deux auteurs à développer (p. 163 sq.) ce qu'ils nomment « émotricité », l'émotion qui pousse à agir dans deux sens : les raisons de faire ce métier, et faire le récit de ce « mouvement ». En somme, ce serait l'émotion qui ancre l'individu journaliste dans son travail, y compris cette sorte de suspens de l'émotion au moment de l'action.

La dernière partie, consacrée à la « valeur » des émotions, est fondée sur la notion de « *valuation* » qu'on doit à John Dewey : John Dewey, de 1925 à 1944 environ, a construit une théorie de la « *formation des valeurs* » (titre du recueil de 5 textes, traduits par A. Bidet, L. Quéré, et G. Truc, Paris, Éd. La Découverte, 2011), et proposé la notion de « *valuation* » qui renvoie au jugement de valeur en action, à la fois « avoir intérêt à », et « s'intéresser à », tout à la fois appréciation immédiate et évaluation de l'action. Ce que tend à montrer John Dewey, en un temps où, très proche du positivisme logique, il s'oppose fortement à l'empirisme alors dominant et cherche à accroître la « scientificité » de la psychologie, c'est qu'il n'y a pas de partage, mais un tissage constant entre l'émotion et

sa rationalisation ; ainsi la « valeur » du travail est liée à l'émotion ou l'émotion à la valeur qu'on lui reconnaît. C'est le fil que suivent les deux auteurs pour montrer l'attachement des journalistes aux valeurs partagées, ou encore la valeur sociale des émotions éprouvées. Ainsi, le journaliste vit « pour » des croyances socialement partagées (la liberté d'expression, par exemple, ou le modèle démocratique) ; il vit aussi « de » reconnaissance ou du bénéfice économique de son action ; il vit « par » le fait qu'il se retrouve dans cette action, car il y éprouve tout à la fois plaisir et confirmation de ses choix ; il vit enfin « dans » un milieu, un groupe, des collègues avec qui il partage tout cela. Enfin, l'écriture serait une manière de passer de la simple observation à cette « *valuation* ». Nous remarquons que les auteurs font appel à Max Weber (p. 177) pour appuyer leur distinction entre *vivre pour* et *vivre de* (la distinction de Max Weber est faite au sujet de l'acteur politique), alors que, pourtant, Max Weber distingue nettement entre rationalité en valeur et en finalité, ce que John Dewey tend à réunir justement dans ce mouvement de *valuation*.

Il reste que le but de ce livre, étayé par une foule de citations pertinentes, parfois surprenantes et toujours heureuses, est de montrer qu'il y a un tissu émotionnel commun à tous les journalistes ; mais ces émotions ne se produisent pas malgré eux, les journalistes les recherchent comme ce qui constitue à la fois « le sel et le sens de leur métier ».

Jean-François Tétu

Élita, université Lumière Lyon 2, F-69000

jf-tetu@orange.fr

Brigitte LE GRIGNOU, Érik NEVEU, *Sociologie de la télévision*
Paris, Éd. La Découverte, coll. Repères, 2017, 128 pages

Écrit par deux spécialistes de sociologie politique, ce manuel éclaire les enjeux contemporains de la télévision. Se centrer sur un tel sujet suppose de dénoncer un mythe ancien d'une trentaine d'années : la télévision ne décline pas. Loin de se dissoudre dans les multiples supports numériques, la télévision demeure un média essentiel : les Français lui consacrent près de 4 heures par jour en moyenne, et on compte 45 millions de téléspectateurs chaque jour dans ce pays. Cet ouvrage synthétique fait le point sur une littérature interdisciplinaire, francophone (des travaux fondateurs de Michel Souchon à *La Banlieue du « 20 heures »* de Jérôme Berthaut [Marseille, Éd. Agone, 2013]) et anglophone (par exemple, un encadré est consacré à la théorie de la *cultivation* de George Gerbner). Si les auteurs présentent les différentes traditions des